

UN CAUCHEMAR NON CLIMATISÉ

par JEAN-LOUIS BORY



JEAN DOUASSOT

800 PAGES (1).

Enfin, voici autre chose qu'un romantique poli à la pierre ponce. A une époque où l'anticonformisme s'est chargé de plus de conventions que le pire des conformismes, voici enfin un livre qui bouscule *vraiment* (et sans souci du dernier cri des techniques romanesques) toutes les règles, toutes les bienséances, si commodes au confort moral et si propices à l'assouplissement.

« La Gana » ? Douassot, pour éclairer son titre, cite une phrase de Keyserling. Cela ne m'avance guère. Je l'avoue. Peu importe : avant la cinquième page, la Gana nous est intolérablement présente, divinité rayonnant de bras à la façon d'une idole hindoue, ne quittant pas Douassot une seconde, lui dispensant angoisses, paniques, rêves, faveurs et malélices, à la fois élan vital, étincelle-malgré-tout, et malheur qu'il y a d'être homme quand on nait pauvre.

Douassot nous ouvre son univers. Le père, « le vieux », blasphémateur inspiré ; la mère, « la vieille », Jérémie pitoyable, épuisée au-delà de tout ; l'oncle, beau parleur et beau rêveur, poète à l'état brut ; une grand-mère dévote et courageuse ; une autre grand-mère, « respectueuse » pour clochards ; les cousins, les locataires ; les

(1) La « Gana », par Jean Douassot, Ed. Julliard, coll. « Lettres nouvelles », 798 pages, 3.000 francs.

voisins ; les autres, tous les autres... Et rien ne nous est épargné : l'ivresse, l'épilepsie, « les crachats de sang avec de petites bêtes dedans », la « marmite des sexes ». Voilà ce qu'ont été son adolescence et ses premières expériences d'homme. Et nous savons bien que, oui, cela existe. Mieux (ou pire) : les conditions matérielles de la vie qu'a vécue Douassot ne sont pas exceptionnelles ; nulle famine, on mange même bien, l'escalier de l'immeuble dans la cave duquel grandit Douassot connaît tapis et barres de cuivre. Ni haine ni révolte : on s'aime bien, le neveu adore l'oncle, le mari aime la femme. Rien de monstrueux, donc. Ce n'est que plus terrible. D'où vient que la lecture de « La Gana » nous assène un choc tel qu'il empêche la paix de nos sommeils ?

EVASION PAR LA VERTICALE

C'est d'abord que ce monde est vu par un enfant, un enfant qui n'oublie rien. Un enfant parfaitement sain, qui nourrit les obsessions scatologiques normales à son âge, puis les curiosités sexuelles courantes. Mais on sait combien les enfances sont ordinairement capitonées, le Père Noël à la vie dure. Pas de capiton pour Douassot. Personne ne se dérange pour lui. Comment le pourrait-on ? Pareilles précautions exigent de l'espace et du temps ; l'espace et le temps coûtent cher. Dès l'âge de dix ans, Douassot a droit à la vie des grandes personnes, à la vie brute. Et la crudité du langage répond exactement à la nudité de l'expérience. Comment pourrait-il en

être autrement ? Pas plus que les autres capitonages, Douassot n'a connu celui du vocabulaire châtié et de la politesse. Sur tous les plans, y compris celui-ci, l'innocence lui est impossible.

D'où cette effrayante précocité. Et ces peurs : peur de l'égoût, des rats, de la toux maternelle, de l'ignoble Messaline adipeuse du troisième étage. D'où (sans doute est-ce là l'aspect le plus curieux du livre) cette facilité à fuir la réalité par le rêve, cette évasion par la verticale. Coincé entre deux délires : celui de son père et celui de son oncle, champion du rêve éveillé, le jeune garçon s'abandonne à une déformation du réel proche de l'hallucination. Sans que l'on décèle avec exactitude le moment où Douassot cesse de décrire ce qu'il voit pour se livrer à son délire, les scènes, de sordides ou simplement pénibles, deviennent démentielles — on pense aux miroirs déformants des foires, ou à un certain contrepoint ignoble (tant les dimensions mêmes, les proportions de l'univers de Douassot se modifient au gré du rêve) d'« Alice au Pays des Merveilles ». Nul doute, à ces moments, la démarche de Douassot, traversant le miroir, est proprement poétique.

On a compris que nous sommes, Dieu merci ! aux antipodes du populisme. Plus qu'à la littérature, on serait tenté de comparer « La Gana » à certains films de Bunuel, comme « Los Olvidados ». Mélange identique de réalisme social étouffant et de fantastique onirique. Et même inquiétude résultante. Dans ce livre, la littérature retrouve sa véritable fonction, qui est d'inquiéter.

La lente usure des hommes.

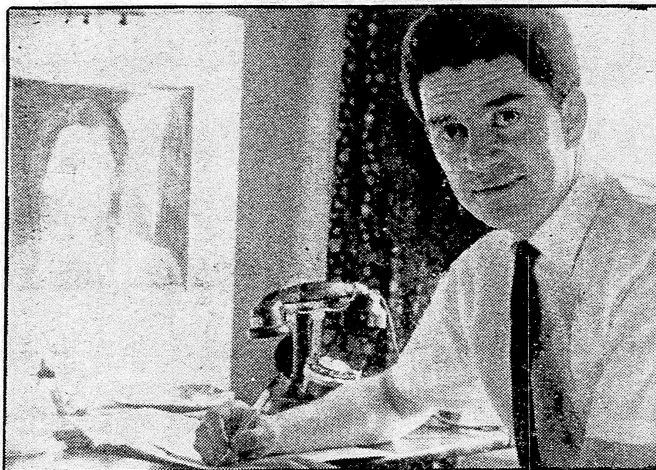
Les grandes illusions

par Gérard Boutelleau. Edit. Grasset. 299 pages. 840 francs.

QUELLES sont-elles donc, les grandes illusions de ce groupe de jeunes gens auquel M. Boutelleau consacre un roman attentif et consciencieux ? Elles se résument en une seule : celle de rester fidèles à leur vocation, de réaliser dans l'âge mûr ce qui enthousiasme leur studieuse jeunesse. En 1938, Anne Castier, fille d'armateurs protestants du Havre, est amoureuse de l'éthologie sous la forme d'un jeune savant, Jacques Gervais, qui, entre deux expéditions, classe les fonds du Musée de l'Homme et anime de merveilleuses causeries sur les Dogons.

Guillaume Barnet déçoit, lui aussi, les sages industriels, ses parents, en se consacrant aux mystiques iraniennes. Coincés entre la révolution espagnole et la guerre mondiale, ces beaux rêves d'études désintéressées prendront-ils leur essor ? Jacques a le dur courage de sacrifier sa liaison avec Anne à sa vocation de recherche. Diplômé, victorieux, Guillaume épouse Anne : ils rejoignent ensemble son poste de bibliothécaire à Constantinople. La « drôle de guerre » leur coupe la route.

En 1948, nous retrouvons un Guillaume mal à l'aise dans la tannerie paternelle, mal à l'aise dans son ménage. De son côté, Anne essaie de reconquérir une demi-indépendance en acceptant un travail de styliste. Les illusions semblent perdues : une visite de Jacques, retour des Antilles, soufflé sur ces cendres qui deviennent braises. Anne comprend qu'elle n'a pas cessé d'aimer Jacques ; Guillaume, qu'il s'est trahi lui-même en abandonnant les philosophies persanes. Après un long conflit, il part pour l'Iran à la recherche de ses purs amours. Dix ans plus



K.-S. KAROL

Les Occidentaux l'apprennent dans les livres

tard, Jacques, retour du Togo, aura du mal à reconnaître dans cette autoritaire Minerve, en tailleur strict, de la publicité, Anne, l'étudiante qui rêvait jadis d'aimer au bout du monde un mari aventureux. Guillaume est mort tout seul, assassiné par des fanatiques, aux confins iraniens.

Le talent discret de Gérard Boutelleau épouse les couleurs un peu pâles de son sujet : la lente usure des hommes par les circonstances. Existe-t-il des générations sacrifiées ? se demande le romancier. Avec honnêteté son roman nous démontre que non ; mais pour que les raisons de vivre qu'on s'est choisies ne deviennent pas les grandes illusions, il faut un héroïsme qui parfois ressemble à de l'égoïsme.

O.M.

K. S. Karol vient de consacrer à l'histoire récente de son pays.

Se défendant d'être objectif ou neutre, intimement concerné, passionné, mais renseigné, K. S. Karol retrace d'abord les événements politiques qui ont conduit à la révolte de Poznan et à l'Octobre polonais de 1956.

Puis, dans une seconde partie, il analyse les aspects essentiels de l'expérience gomulviste.

C'est d'abord l'histoire du parti communiste polonais et de ses grandes figures : Rosa Luxembourg, que Lénine appelle « l'aigle de la Révolution », Wera Koszrzewa, militante téméraire qui, en juillet 1924, est la première à mettre en garde l'Internationale communiste contre ce qui allait être le stalinisme, au cours d'un dialogue public dramatique avec Staline ; tous ceux qui périrent au cours de la Saint-Barthélemy polonaise organisée à Moscou où ils avaient été convoqués. Gomulka enfin, arrêté en 1937, au pouvoir en 1945, arrêté en 1950.

Puis, K. S. Karol, qui a eu la faculté de retourner à plusieurs reprises en Pologne depuis que Gomulka a repris le pouvoir, donne son interprétation de la situation actuelle.

Mais, au-delà de l'expérience polonaise, c'est tout le problème des relations entre les communistes et l'U. R. S. S. qui est posé. Peut-on être gomulviste, c'est-à-dire communiste, sans être totalement inféodé aux intérêts particuliers de l'U. R. S. S., et en quelque sorte colonisé ?

Peut-on refuser cette inféodation sans renforcer le camp des réactionnaires, sans trahir ainsi son propre idéal, sans reculer le triomphe du socialisme ? La réponse est loin d'être donnée. La question n'a jamais été plus acutalement posée.

Elle prend ici un caractère saisissant parce qu'elle apparaît non à travers une étude théorique, mais pleinement vécue et assumée par des hommes.

Les événements sont trop récents, la situation trop fraîche pour que « Visa pour la Pologne » soit œuvre d'historien. Le lecteur français y découvrira cependant un univers qui, pour être contemporain, ne lui est pas moins, le plus souvent, étranger.

En filigrane apparaît, discrètement évoquée, mais teintant tout le livre d'humanité, l'aventure personnelle de l'auteur : combattant de seize ans en 1940, officier de l'Armée rouge, évadé d'un camp soviétique, membre du corps consulaire de la Pologne socialiste, volontairement exilé par fidélité... au socialisme, ou du moins à l'idée qu'il s'en fait, en bref ayant vécu ce que les Occidentaux de son âge apprennent dans les livres.

F.G.

GEORGES MAGNANE

L'AMOUR TUE VITE et BIEN roman

Beaucoup d'hommes, entre quarante et soixante ans, se trouvent, comme le héros de ce livre, au bord d'un dilemme vertigineux : accepter le vieillissement comme une fatalité biologique, ou rechercher un combat qui ne peut leur apporter que la défaite. Chacun choisit comme il peut. Le héros de L'AMOUR TUE VITE ET BIEN choisit le combat. Ces sortes d'aventures sont devenues si fréquentes, en ce milieu de siècle, que leur sens dépasse l'anecdote ou le cas singulier. C'est ce que Georges MAGNANE a réussi à nous faire sentir dans ce vrai roman, rapide et brutal, qui porte témoignage sur la révolte de l'homme moderne contre le temps et contre certaines formes de responsabilité.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Revue PRÉSENCE AFRICAINE

Au sommaire du n° XX des articles sur les Antilles :
 ● La Révolution d'Haïti
 ● La Poésie guyanaise
 ● La Peinture haïtienne, etc.
 Contes - Poèmes - Chroniques
 Le numéro : 400 francs

Au sommaire du n° XXI Un ensemble sur LE SOUS-DEVELOPPEMENT
 Articles de J. Duret, R. Pressat, G. Bettelheim, A. Philip, L.-J. Lebret, F. Perroux
 Le numéro : 350 francs

LIBRAIRIE PRÉSENCE AFRICAINE
 42, rue Descartes, PARIS-5^e - ODE. 57-69

ESSAIS

● Difficile d'être Polonais... Difficile d'être socialiste.

Visa pour la Pologne

par K. S. Karol. Ed. Gallimard. Coll. « L'Air du temps ». 336 pages, 900 francs.

« Il n'est pas facile d'être Polonais. » Ainsi débute l'ouvrage savoureux, solide, et parfois pathétique, que